

# Jeunes écrivains : en garde !

Les enfants du siècle sont-ils tous tombés sur les barricades avec Gavroche et Marius ? La littérature de la liberté et de la subversion gît-elle sous le pavé de Paris pour que Baudelaire, soudain métamorphosé en *paterfamilias* des lettres, conduise sur le droit chemin de la carrière littéraire les derniers poètes égarés d'un romantisme révolu ?

En s'adressant aux jeunes littérateurs, c'est-à-dire à ceux qui s'intéressent à l'art d'écrire, Baudelaire ne les accable pas de la nuance péjorative dont les gratifiera Verlaine (« tout le reste n'est que littérature... »). Mais ses *Conseils* forment moins un art poétique qu'un livre de comptes tenu par un banquier prudent, un usurier habile à un placement à long terme. La littérature y apparaît comme une denrée commune qui se vend au plus offrant. Le bourgeois si souvent vilipendé, le bourgeois qui courbait l'échine sous les huées de nos jeunes modernes, est invité à entrer dans la partie, à miser sur le talent, à jouer sa carte, à constituer avec la littérature une cagnotte qui ressemble à un gros bas de laine. Désormais, le bourgeois fait le succès ou détermine l'échec. Halte à la chasse au bourgeois ! Cherchons les moyens de l'appâter.

Or, Baudelaire le sait bien, on appâte le bourgeois avec du bourgeois. Pour lui plaire, l'écrivain deviendra semblable à ce qu'il exècre le plus, il écrira sous la férule de la raison, qui jugule l'inspiration, et transformera en travail régulier l'aventure extraordinaire et incommunicable de la création. Une pensée claire réclame une écriture nette, des mots bien formés. L'encrier de cuivre est astiqué tous les jours, la plume ne crache pas. Dans la cuisine mitonne le fricot : Monsieur a bientôt terminé son chapitre ? Servirons-nous au prochain paragraphe ?

Avec prudence, sans ennemis, sans créanciers, sans femme que de passage et seulement pour l'hygiène, le poète gagne son pot-au-feu quotidien en faisant de la belle ouvrage comme n'importe quel artisan qui assoit sa réputation sur son sérieux et ses finitions soignées. À force, il se fera une clientèle, de celle qui revient toujours parce qu'il n'y a pas de surprise et que l'on nomme fidèle pour la raison qu'elle s'est habituée. Le génie a claqué la porte.

Baudelaire ne plaisante pas, il s'adresse aux jeunes littérateurs comme il n'aurait pas permis que sa mère lui parlât. En dispensant des leçons que l'on croirait formulées par le général Aupick pour lui mettre du plomb dans la cervelle, il s'admoneste lui-même au nom de sa vie révolue et dissolue. Il enterre le dandy et le bohème et l'on pourrait imaginer le texte écrit par un autre que par lui si les mots de colère, de haine ne venaient le secouer pour nous apprendre qu'il faut les utiliser à bon escient et sans trembler, comme « une liqueur précieuse, un poison plus cher que celui des Borgia ». Faites ce que je dis, ne faites pas ce que je fais. Pour Baudelaire se dressent

d'autres barricades, du haut desquelles il nargue la société des logogripes. C'est dans le désordre, l'orgie, la volupté que s'épanouiront les fleurs du mal.

Les conseils aux jeunes littérateurs sont un genre impossible. Au pire, ils peuvent se réduire à un code de savoir-vivre, une sorte de civilité puérile pour des nigauds qui ne sauraient pas se conduire dans la société littéraire : flatter un critique, assurer un auteur notoire de l'importance de son talent. Ils peuvent être des guides du courtisan où les écrivains perdraient leur inspiration dans la tentation de séduire le monde ; des traités de guerre où fondraient leurs forces créatrices comme des armées défaites ; des manuels de diplomatie pour se frayer un chemin dans les diverses coteries qui tiennent le succès ; des marteaux de sorcières pour brûler les derniers vrais écrivains qui distillent en secret leur art. Dans le monde littéraire, aucune règle n'étant applicable, le manquement à toutes devient le seul principe de conduite.

Tous les jeunes écrivains doivent savoir qu'ils ne s'en sortiront jamais, que la littérature qu'ils ont embrassée les perdra, et partout où ils seront forcés de passer – éditeurs, critiques, lecteurs et même amis de cœur –, on leur réclamera à l'octroi une livre de chair. À ce tarif, ils ne gagneront la gloire qu'au prix de la mort.

PAULE CONSTANT